

Samedi 15 mars 2025, 9h35, Station de Métro Franklin Roosevelt : Mireille et Jean Pierre scrutent le plan du quartier, rejoints par Marie-Elisabeth et Daniel. Ensemble, ils quittent la station et s'apprêtent, suivant la consigne, à remonter les Champs-Élysées sur le côté gauche, lorsque Jean-Pierre, l'organisateur de la rencontre sort de la station, les salue et les rassure en leur indiquant que l'Hôtel de la Païva est tout près, mais ... en descendant les Champs sur le côté droit.

9h45, 25 avenue des Champs-Élysées : Nolvenn, conférencière des musées & monuments historiques, tente une approche auprès des cinq individus cités supra, qui patientent devant le n°25 et s'interrogent sur le nombre de participants à venir. La tentative est couronnée de succès, ces membres de l'ACARTA sont bien ses clients.



9h55 : La quasi-totalité des participants a atteint le lieu de rendez-vous. La visite commence donc par une présentation de la façade extérieure de la demeure.

Cet hôtel est un rare témoin architectural du second empire, le seul hôtel particulier qu'il reste de cette époque à Paris sur les Champs-Élysées. La façade annonce le style Renaissance de l'hôtel. Très rigoureuse, elle est structurée par le rythme serré des fenêtres, des pilastres et des frises, tous richement sculptés. Au rez-de-chaussée, derrière la cour d'honneur, un perron à double volée (disparu) occupait toute la largeur de l'hôtel, et menait au grand salon, créant ainsi une entrée directe pour les réceptions les soirs d'été. Au premier étage, un balcon, dont la balustrade est ornée d'entrelacs et de masques grimaçants, marque l'emplacement de la grande chambre à coucher. Ce n'est pas un hasard si la fenêtre centrale de cette chambre est surplombée d'une tête de femme aux yeux mi-clos, portrait de la Païva, qui affirme ici être la propriétaire d'un des plus luxueux hôtels du Second Empire.

Les deux portails d'entrée, en fer, enrichis de superbes bronzes dorés, sont surmontés de deux visages traités de manière classique : à gauche Apollon couronné de laurier, et à droite, une jeune femme aux yeux mi-clos. Au centre des battants, un lourd anneau finement travaillé, servait de marteau.



Le Travellers Club, gentlemen's club fondé à Paris en 1903, installé dans cet hôtel dès sa création, en deviendra le propriétaire en 1923. Depuis 2007, l'hôtel de la Païva fait l'objet d'un grand programme de restauration contrôlé par les Monuments historiques, sous l'impulsion du Travellers

10h05 : Nous pénétrons dans l'hôtel. Après avoir gravi quelques marches, traversé un long et large couloir, hall d'accueil du club, nous nous installons dans un petit salon au fond du couloir dans lequel nous allons faire connaissance avec la Païva.

Le hall d'accueil et ce petit salon, aménagés par le Travellers Club, n'existaient pas au 19^{ème} siècle. A l'époque, c'était un passage cochier, pavé, menant au jardin d'été et à la remise aux voitures dans le fond qui permettait aux attelages d'entrer et de faire descendre les invités directement sous un porche à partir duquel ils accédaient au vestibule de l'hôtel.



Esther Lachmann est née le 7 mai 1819 en Russie, dans le ghetto de Moscou, nommé alors zone de résidence des Juifs. Elle a pu brouiller les pistes, cachant son jeune âge, en évoquant son année de naissance en 1826, mais son certificat de décès indique bien, lui, 1819. Ses parents sont d'origine polonaise, son père semble avoir été un modeste commerçant de tissus.

En 1836, elle est mariée très jeune à un tailleur français nommé François Hyacinthe Villoing, un luthérien pour qui elle se convertit et avec qui elle apprendra la langue de Molière, et qui, en 1837, lui donnera un fils, Antoine. Mais, rapidement convaincue que son destin est ailleurs, Esther décide de s'enfuir pour échapper à cette vie maritale toute tracée, laissant là époux et progéniture.

Pendant ce long voyage, elle passera notamment par Constantinople où elle apprendra à user de ses charmes et à se perfectionner dans les métiers de l'amour avant d'arriver à Paris à la fin des années 1830. Elle commence sa carrière au bas de l'échelle, en travaillant comme prostituée dans le quartier du Marais. Esther est ambitieuse, connaît ses atouts, sait se mettre en valeur : sa posture élégante, son corps parfait, et son assurance vont lui permettre de se faire remarquer et de gravir les échelons.

Elle migre alors vers le quartier de l'église Notre-Dame-de-Lorette, où, sous le pseudonyme de Thérèse, elle poursuit sa carrière parmi les lorettes, ces prostituées demi-mondaines, élégantes, qui cherchent avant tout à se faire entretenir par des hommes aisés. Elle souhaite s'enrichir et gagner en indépendance en devenant une courtisane.



Au cours de sa carrière de lorette, elle fait la connaissance, en 1840, d'Henri Herz, pianiste et compositeur autrichien fortuné qui s'éprend d'elle, l'entretient confortablement et l'introduit dans le milieu des artistes et écrivains parisiens de l'époque. Dans la capitale, Thérèse passe pour Madame Hertz et son salon est l'un des mieux fréquentés. Thérèse y rencontrera Franz Litz, Richard Wagner, et Théophile Gautier, qui deviendra un ami proche. De sa relation (concubinage) avec le musicien naîtra en 1847 une fille Henriette (qui sera élevée par ses grands-parents paternels et qui décèdera en 1859, à peine âgée de 12 ans). Henri Herz entame alors une tournée aux États-Unis. Thérèse, restée à Paris chez ses beaux-parents, devient l'une des femmes les plus remarquées du moment et dépense des fortunes en toilettes et sorties jusqu'à l'épuisement de la fortune de son célèbre amant. Elle est mise à la porte de la demeure familiale. Alors qu'éclate la révolution de février 1848 qui met fin à la Monarchie de Juillet de Louis-Philippe (1830-1848), elle s'installe à Londres où elle se constitue vite un cercle d'admirateurs fortunés. Elle y séduit Lord Stanley, son aîné de 20 ans, aristocrate richissime qui devient son protecteur et lui permet de se constituer une véritable fortune financière.

Après près d'une année de vie londonienne, lassée de son vieux Lord, Thérèse, enrichie, décide qu'il est grand temps de rentrer à Paris où Louis-Napoléon Bonaparte, neveu de Napoléon 1er, est devenu Président de la 2^{ème} République. Là, fidèle à elle-même, elle côtoie la haute société masculine et entame une liaison avec le duc Antoine Agénor de Gramont, un diplomate et homme politique fortuné qui tombe dans les filets de cette courtisane avisée et va l'entretenir à son tour.

C'est à cette période que son mari, Antoine François Hyacinthe Villoing, retrouve sa trace et se présente à elle avec leur fils. Rejeté par son épouse, l'homme mourra de désespoir à Paris en 1849. Thérèse s'assurera que son fils, Antoine, soit en sécurité et éduqué (si elle l'entretient financièrement, elle ne vit cependant pas avec lui, et alors qu'il est encore étudiant en médecine, il meurt de la tuberculose à l'âge de 25 ans en 1862).

Libérée de son premier mari, veuve, Thérèse peut espérer épouser un homme digne de sa désormais célèbre personne. Elle ne perd pas de temps et en 1851, elle épouse un portugais catholique principalement pour son titre, le marquis Albino Francisco de Paiva. Thérèse, qui s'est convertie au catholicisme pour le mariage, se fait désormais appelée Blanche (son deuxième prénom), et devient, aux yeux de la société parisienne, la marquise de Paiva. Elle a eu ce qu'elle voulait, un titre de noblesse, et peut désormais jouer dans la cour des grands de ce monde. Elle se sépare très vite de ce second mari, restant à Paris dans l'hôtel qu'il lui a offert place Saint-Georges dans le 9^{ème} arrondissement, le 1^{er} hôtel de la Paiva.

En 1852, elle devient la maîtresse d'un richissime industriel prussien, cousin du futur chancelier Otto von Bismarck : le comte Guido Henckel von Donnersmarck, son cadet de dix ans qui possède des propriétés minières (charbon, zinc ...) et de nombreuses forges en Silésie, un des hommes les plus riches de Prusse. Fière de sa conquête, riche héritier d'une lignée séculaire de la noblesse prussienne, lui apportant des revenus presque inépuisables, Guido est l'homme parfait.

Pour combler sa belle, Guido décide de lui faire construire un hôtel particulier digne de sa beauté. Pour le lieu, elle décide que ce sera sur les Champs-Élysées, dans ce Paris impérial où l'avenue est devenue le quartier de nombreux hôtels particuliers somptueux. Comme architecte, Blanche choisira Pierre Manguin qu'elle aurait rencontré lors de l'Exposition Universelle de Paris en 1855. Ce dernier fera appel, souvent sur les recommandations de la Paiva, aux plus grands artistes de l'époque. L'hôtel particulier aura coûté dix millions de francs, et les travaux, commencés en 1855, auront duré plus de 10 ans, jusqu'en 1866.



Le comte von Donnersmarck en 1871, lors de son mariage avec La Paiva

En 1857, Guido Henckel von Donnersmarck offre à Blanche le château de Pontchartrain (Yvelines), qui leur servira de lieu de villégiature. Pierre Manguin est chargé de la restauration du château. Blanche y organisera régulièrement des réceptions l'été, dans les jardins.

La construction de son hôtel parisien aura fait couler beaucoup d'encre et suscité de nombreuses jalousies. Le 31 mai 1867, la Paiva y pend la crémaillère.

Elle qui, en raison de son histoire et de sa vie légère, n'est pas forcément la bienvenue dans les salons parisiens officiels, saura trouver sa place dans cette société mondaine du Second Empire, et faire de son hôtel un lieu incontournable de la vie sociale d'alors. Rapidement, sa somptueuse résidence attire ainsi des personnalités prestigieuses et de premier ordre. Elle y reçoit des écrivains célèbres comme Théophile Gautier, un ami fidèle, Alexandre Dumas, Sainte-Beuve, des hommes politiques comme Léon Gambetta, des hommes d'affaires comme Émile de Girardin, des banquiers, l'architecte Hector Lefuel (qui travaillera sur l'agrandissement du Louvre), et les frères Goncourt.

En 1868, elle décide avec Guido, son amant, de faire bâtir une résidence en Silésie, un vaste château sur le domaine de Neudeck en Silésie (actuelle Pologne), les terres des Henckel von Donnersmarck, la famille de Guido. Pour la construction, le couple fait appel à l'architecte parisien Hector Lefuel. Le château de Lefuel est beaucoup plus qu'une folie, c'est de nouveau un coup de maître, une récréation dans un style éclectique néo louis XIII à la Mansart. Lefuel comme Manguin avant lui, disposa de la fortune colossale du Comte pour réaliser une œuvre complète et cohérente d'une dimension autrement gigantesque que l'Hôtel des Champs Élysées (le château sera incendié en 1945 par l'armée rouge et détruit en 1961).

Après avoir réussi à faire annuler son mariage avec le marquis de la Païva le 16 août 1871 par le Pape, Blanche peut donc épouser Guido, son amant, ce qu'elle fera le 28 octobre 1871 dans une église luthérienne de Paris. Elle acquiert ainsi le titre de comtesse, mais elle restera pour la postérité la marquise de la Païva.

Étant, comme beaucoup d'autres hommes d'affaires prussiens, officier de réserve, Guido participe à la Guerre franco-allemande de 1870. À l'issue de celle-ci, il sera nommé gouverneur de la Lorraine annexée. Durant les négociations sur l'indemnisation de la France à l'Allemagne consécutives à la défaite de 1870, il conseille à Bismarck de faire payer rapidement la France. La Païva se mêle alors de politique ; cherchant à s'entremettre dans les négociations avec la Prusse, sa connaissance des milieux parisiens fortunés va faciliter le remboursement anticipé, par la France, de l'indemnité de guerre de cinq milliards de francs exigée par Bismarck.

Accusée d'espionnage, devenue indésirable, la Païva est contrainte de quitter la France. En 1877, le couple se retire en Silésie dans son château de Neubeck, dont la construction s'est achevée l'année précédente. Blanche y décède le 21 janvier 1884.

Guido cède l'hôtel le 25 novembre 1893 au banquier berlinois Saloshin, lequel le loue en 1895 à Pierre Cubat, élève de Dugléré, cuisinier des tsars qui y installe un restaurant haut de gamme en gardant tout le décor. L'hôtel fermera en 1898. Le Travellers Club occupe les lieux en 1903 avant d'en devenir propriétaire en 1923.

Maintenant que nous connaissons mieux la Païva, tout du moins son histoire, nous allons la replacer dans les lieux. Commençons donc par les parties communes et finissons à l'étage supérieur par les parties intimes.

Face à la réception du club, nous accédons au vestibule

Ce vestibule octogonal servait d'accueil aux visiteurs de la Païva. ; ils y accédaient par une imposante porte en chêne aujourd'hui disparue.

Le haut plafond à voûtes d'ogives donne au vestibule une ambiance de chapelle, tandis que le sol marqueté de marbres de couleur et d'onyx dessine un superbe trompe-l'œil de caissons. Une grande baie rehaussée de quatre marches ouvre largement sur le célèbre escalier d'onyx, tandis que trois portes en chêne mènent aux diverses parties de l'hôtel. Le dessus de l'une des portes est orné d'un grand monogramme B désignant Blanche. Il fallait marquer les invités dès leur arrivée.

Les niches avec leurs coquilles ont pu être restituées, deux bustes d'empereurs romains y ont trouvé place.



Nous quittons le vestibule, par la porte de droite pour nous rendre dans le grand salon en passant par une sorte d'antichambre : le salon dit des griffons.



Nommé ainsi en raison des sculptures du plafond représentant le griffon, cet animal mythologique mi-aigle, mi-lion. Les tons rouge cramoisi et or imposent dès l'entrée une atmosphère chaleureuse.

Le plafond du salon, représentant "l'Apothéose de la Femme" symbolisait plutôt l'Apothéose de Blanche.



Nous franchissons la porte ouvrant sur le grand salon

Le grand salon est un chef d'œuvre du goût du Second Empire. Pierre Manguin n'y a rien laissé au hasard, et a démontré son extraordinaire maîtrise du décor intérieur.

De nombreux fauteuils et banquettes nous tendent les bras dans le salon de lecture du Club. Nous nous y installons et écoutons notre guide.



Vaste et haut de plafond, le grand salon ouvre par cinq baies sur le perron et l'avenue.

Les murs s'agrémentent de pilastres cannelés, alternant avec de grands panneaux qui étaient tapissés d'un riche satin de soie, bordé de luxuriantes finitions brochées. Les sculpteurs Albert-Ernest Carrier-Belleuse et Jules Dalou y ont laissé leur marque.

Les lionnes aux coins du plafond rappellent le statut de courtisane accomplie de la Païva.



Face aux fenêtres, deux allégories féminines sculptées par Eugène Delaplanche, symbolisant la Musique et l'Harmonie, sont assises sur la tablette d'une monumentale cheminée de marbre rouge de Carrare. Une petite « Danse des Amours » en orne le manteau. Un grand miroir, devant lequel se reflète une somptueuse vasque émaillée se reflète devant un grand miroir entre les deux allégories. Au dessus du miroir, les lettres B et G entrelacées dans un médaillon évoquent les maîtres des lieux, Blanche et Guido.



Sur le plafond, "Le jour chassant la nuit", une œuvre peinte par Paul Baudry, qui réalisera plus tard les décors de l'Opéra Garnier, jouit d'une juste célébrité. On y voit Apollon tirant ses flèches vers un putto éteignant sa torche nocturne, tandis que Diane ajustant son voile étoilé, sur fond de nuées célestes, prend les traits de la Païva. Quatre figures d'ange sculptées par Dalou l'encadrent dignement.

Les extrémités de la pièce sont marquées par deux baies monumentales : l'une d'elles abrite un gigantesque miroir, l'autre ouvre sur le salon de Musique adjacent, dont le grand miroir en regard de celui du salon produit un vaste effet de perspective.

Nous passons rapidement dans le salon de Musique.

Le Salon de musique est richement décoré d'une fresque peinte par Henri Picou : Vénus sortant de l'onde. La cheminée en bronze doré, sous la fenêtre, est ornée d'une tête de femme, probablement celle de la maîtresse de maison, de deux mufles de lionnes et de deux paires de seins !

Nous empruntons le passage nous menant à la salle à manger et à son dressoir, aujourd'hui transformés en bar.



La grande salle à manger, de style Renaissance, située à l'arrière de l'hôtel, donne accès aux espaces dédiés à la nature.

Elle est dominée par une impressionnante cheminée. Le centre de cette œuvre sculptée de Jules Dalou est orné d'une « *Jeune fille aux raisins* » offrant ses grappes à deux panthères. Au-dessus d'elle un aigle s'envole emportant un lièvre dans ses griffes. Deux faunes musiciens soutiennent le manteau de la cheminée encadré de deux colonnes de marbre gris ; une scène de chasse en bronze patiné est représentée sur la face du manteau.



Au centre du somptueux plafond, très travaillé, une déesse sculptée par Jules Dalou, Diane représentée sous les traits de la Païva, est étendue sur un cerf. Elle fait référence à Diane de Poitiers, maîtresse célèbre du roi Henri II, à qui Blanche pouvait s'identifier. Quatre têtes de femmes, portant des corbeilles de fleurs et de fruits entourent la scène.



Les médaillons, au-dessus des quatre portes en chêne, symbolisent des allégories féminines peintes par Gabriel Ranvier, rappelant ici que l'on est invité chez une femme.

La Païva y organisait des dîners, et il était de notoriété publique que sa table n'était pas la meilleure de Paris. Le 31 mai 1867, les frères Goncourt présents à la pendaison de crémaillère de l'hôtel n'ont pas manqué de critiquer leur hôte, telle qu'ils la décrivent dans leur journal :

« Nous sommes dans ce salon fameux, et qui ne vaut pas le bruit qu'il fait, au milieu de ces peintures faites et encore à faire, destinées à représenter l'Assomption de la courtisane, et commençant à Cléopâtre et finissant par la maîtresse de la maison aumônant des égyptiennes. ... On passe dans la salle à manger et on dîne. ... Le dîner est bon, très bon, mais sans rien de ce qui étonne un estomac.

La maîtresse de maison, je la regarde, je l'étudie. Une chair blanche, de beaux bras et de belles épaules se montrant par derrière jusqu'aux reins, et le roux des aisselles apparaissant sous le relâchement des épaulettes ; de gros yeux ronds ; un nez en poire avec un méplat kalmouck au bout, un nez aux ailes lourdes ; la bouche sans inflexion, une ligne droite, couleur de fard, dans la figure toute blanche de poudre de riz. Là-dedans des rides, que la lumière, dans ce blanc, fait paraître noires, et, de chaque côté de la bouche, un creux en forme de fer à cheval, qui se rejoint sous le menton qu'il coupe d'un grand pli de vieillesse. Une figure qui, sous le dessous d'une figure de courtisane encore en âge de son métier, a cent ans, et qui prend, par instants, je ne sais quoi de terrible d'une morte fardée. ...

Après le café on s'assoit dans le petit jardin muré, aux dessins de verdure de tapisserie, pareil à un jardin de Pompéi, dans lequel arrivent, par bouffées sonores, la musique de Mabilie, les quadrilles de la prostitution à pied, venant expirer aux pieds de la fille, qui se vante d'avoir par jour 1 000 francs de loyer à Paris et 1 000 de loyer à Pontchartrain.

Elle reste en ce jardin, presque nue, par le froid de la soirée qui nous gèle tous, dégageant autour d'elle la froideur d'un marbre, et manquant de l'éducation, de l'amabilité, de l'acquit, du tact, sans la douceur du charme, sans la caresse de la politesse, sans le liant de la femme, sans même l'excitant de la fille, et sotté tout le temps, — mais jamais bête, et vous surprenant, à tout moment, par quelque réflexion empruntée à la vie pratique ou au secret des affaires, par des idées personnelles, par des axiomes qui semblent l'expérience de la Fortune, par une originalité sèche et antipathique qu'elle paraît tirer de sa religion, de sa race, des hauts et des bas prodigieux de son existence, des contrastes de son destin d'aventurière de l'amour. »

Les Goncourt n'étaient pas tendres avec la Païva, ce qui ne va pas les empêcher de revenir plusieurs fois dans les lieux.



Nous ne pouvons entrer dans le jardin d'hiver, mais nous nous pouvons admirer depuis les baies vitrées ses couleurs pastel et sa végétation luxuriante.

Les moins frileux d'entre nous, ou peut-être les plus couverts, ont pu sortir dans la cour intérieure (jardin d'été) et observer la façade arrière de l'hôtel.

De l'autre côté de la cour, plusieurs espaces ont été aménagés en salles de jeu par le Travellers Club.

Nous regagnons le vestibule et nous nous dirigeons vers l'incroyable escalier qui nous mènera au premier étage



Le grand escalier d'honneur a retrouvé tout son éclat. Il est assez inhabituel de voir un escalier menant aux appartements privés placé au centre de l'hôtel.



Élément architectural, intégré dans une cage octogonale, éclairé par des torchères en bronze, il est conçu tout en courbes. Les marches et la rampe sont en onyx jaune d'Algérie, le tout orné de marqueteries et plaquages en marbres de toutes les couleurs, signe d'un luxe extrême pour l'époque.



Sur la colonne de soutènement, deux vers latins sont gravés en lettres d'or sur une tablette de marbre :

Pulsat amica cohors, domus ingens pendite portas

Inuita turra venit, claudite parva domus.

Si la foule des amis se présente, ouvre toutes grandes les portes de ta vaste maison

Mais si c'est la foule des importuns, entrebâille les portes de l'étroite demeure.

Au milieu de l'escalier, Léon Cugnot a sculpté une Amphitrite sous les traits de la Païva, nue, chevauchant un dauphin. Il était de tradition de caresser le dauphin ou la déesse lorsqu'on montait rejoindre la maîtresse des lieux dans ses appartements. Était-ce un moyen de se donner du courage et de l'ardeur pour assurer pendant son rendez-vous ?



Plus haut, les statues, de taille humaine, de Virgile, Dante et Pétrarque, attribuées à Barrias, Aubé et Cugnot, sont placées dans des niches.

En haut de l'escalier, sous la coupole, quatre villes italiennes ont été peintes par Pierre Bisset

Nous nous dirigeons vers les appartements de la marquise puis entrons dans la grande chambre de toilette attenante à la chambre.

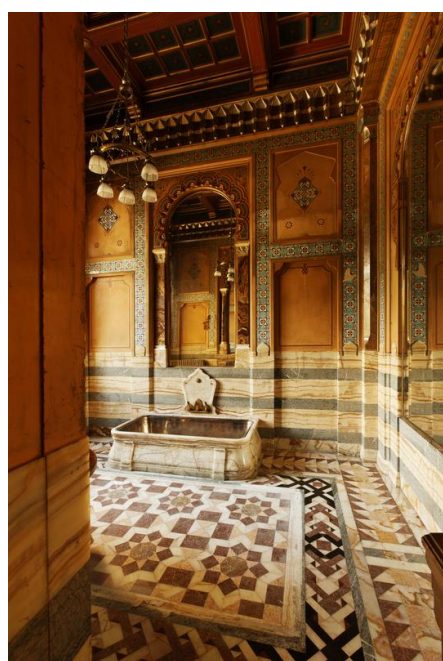


La Grande chambre de toilette, sorte de dressing room de style Louis XVI, s'étire en longueur jusqu'à la fenêtre donnant sur l'avenue. Sur le côté, une cheminée de marbre blanc est surmontée d'un groupe sculpté par Albert-Ernest Carrier-Belleuse : Diane est assise sur la vasque d'une fontaine et s'admire dans un miroir (disparu).

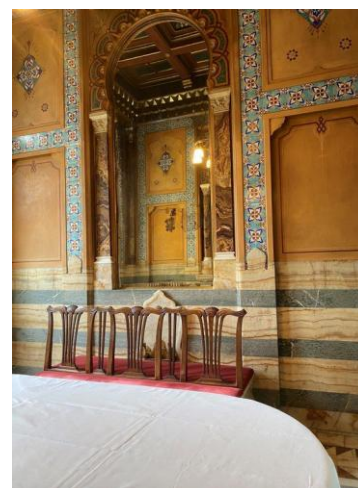
Pierre Manguin a photographié la psyché qu'il a dessinée pour meubler cette chambre. Il l'a conçue comme un cabinet précieux, dont la partie supérieure est remplacée par un miroir pivotant, permettant à la marquise de se voir de face et de dos. En partie basse les deux vantaux sont sculptés de personnages mythologiques.



Cette chambre de toilette nous mène vers la pièce la plus intime : la salle de bains.



La salle de bains, aujourd'hui salle de réunions du club, est la seule pièce de style oriental de l'hôtel. La baignoire, taillée dans un énorme bloc d'onyx d'Algérie, dotée d'une cuve en bronze argenté et ciselé par Christofle, surmontée de trois robinets en bronze doré, jadis incrustés de turquoises, démontre la modernité de l'équipement sanitaire. Le troisième robinet devait être un mitigeur, mais certains esprits railleurs affirmaient qu'il amenait le champagne. La somptueuse marqueterie au sol mêle l'onyx à divers marbres de couleur, des faïences bleues de Théodore Beck recouvrent les murs, l'ensemble démultiplié par trois hauts miroirs qui se font face.



Un des lavabos repose sur des lionnes en marbre encadrant une cheminée. Au plafond, un moucharabieh achève d'évoquer la douce moiteur des bains turcs

Nous quittons le style mauresque de la salle de bains pour nous rendre dans la grande chambre à coucher.



La grande chambre à coucher, aujourd'hui transformée en salle à manger, donne sur l'avenue des Champs-Élysées et ses hautes baies vitrées occupent le centre de la façade. Elle domine l'étage par sa taille et sa situation. Elle est couverte d'un somptueux plafond Renaissance à nervures et clés pendantes. Au centre, une couronne comtale rendait plus discrète l'arrivée du gaz d'éclairage.



Sous la fenêtre centrale une somptueuse cheminée, recouverte de malachite, est supportée par deux cariatides féminines, en bronze argenté, d'une grâce infinie, sculptées par Carrier-Belleuse et exécutées par la maison Christofle. Au manteau de la cheminée, un précieux médaillon émaillé est orné d'une odalisque allongée, dont la nudité est à peine cachée par des voiles transparents.

Au fond de la pièce, face à la fenêtre, se trouvait le lit (disparu), dans le style Renaissance. Une rare photo d'intérieur prise par Pierre Manguin en livre l'aménagement : de lourds rideaux de soie aux riches bordures tombaient du baldaquin et encadraient le chevet sculpté de naïades ailées

Pierre Manguin a posé sur les vantaux des quatre portes de la chambre huit médaillons de bronze doré déclinant les profils de vertus féminines.

Incontestablement la grande chambre à coucher, foisonnante d'ornements et rutilante d'ors et de malachite, consacre l'apothéose de la marquise de Païva.

11h50 : La visite touche à sa fin, Nous quittons la chambre, profitons de l'escalier. Henri sort le carnet pour les dernières formalités. Nous remercions Nolwenn, notre guide conférencière, pour sa prestation.

Nous laissons la Marquise au Second Empire, remontons les Champs-Élysées sur la gauche pour nous rendre rue Marbeuf à la Maison de l'Aubrac.



Nous nous installons au 1^{er} étage. Les spécialités de la Maison, saucisse de porc au couteau avec l'alignot, ou bien le cœur de rumsteak avec les frites maison sont au rendez-vous, le tout accompagné d'un rouge de Marcillac. Il ne sera pas fait état, dans ce compte-rendu, de la teneur des propos échangés pendant le déjeuner,



14h20 : Clap de fin. Les convives se séparent, Henri se chargeant de la dernière opération.

Merci à Jean-Pierre AUJOLET pour l'organisation de cette rencontre parisienne.